

**Zeitschrift:** Le pays du dimanche  
**Herausgeber:** Le pays du dimanche  
**Band:** 2 (1907)  
**Heft:** 54

**Artikel:** Feuilleton du Pays du dimanche : Honneur pour Honneur  
**Autor:** Stéphane, Marie  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-256801>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 23.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

POUR TOUT AVIS  
et communications  
S'adresser  
à la rédaction du

# LE PAYS

Pays du dimanche  
à  
Porrentruy  
—  
TELEPHONE

## DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

### Le Te Deum

d'un habitant de Delémont.

Au temps néfaste où le régime de la Terreur, en 1793, exerçait ses ravages sur notre terre jurassienne, l'ancienne principauté de nos évêques, vivait à Delémont un pieux chrétien, M. de Wandernoot. Ne pouvant plus aller chanter les louanges de Dieu dans la collégiale de St-Marcel, transformée en temple de la Raison et où, assise sur le tabernacle, une e même nue recevait l'encens des patriotes, ce brave chrétien consolait ses concitoyens par des écrits remplis de la plus douce piété. Plusieurs de ces belles productions ont échappé à la destruction et nous sont parvenues.

En voici une intitulée : Le Te Deum Laudamus, mis en vers, que les lecteurs du « Pays du Dimanche » seront heureux de conserver. La pièce se compose de 48 vers alexandrins :

Être incompréhensible, ô Dieu, Père éternel !  
Nous t'offrons de nos cœurs l'hommage solennel.  
C'est à toi, le Seigneur des hommes et des Anges,  
Que l'univers entier adresse ses louanges.  
Les Célestes Esprits, Chérubins, Séraphins,  
Les Puissances, les Cieux, tous les êtres divins,  
Ne cessent de chanter, de leurs voix enflammées,  
Saint, saint, saint est le Dieu, le Seigneur des armées.

Les Cieux, toute la terre et leur immensité,  
Sont remplis de ta gloire et de ta majesté.

Feuilleton du *Pays du dimanche* 52

### Honneur pour Honneur

par Marie Stéphane.

Le banquier s'arrêta, cloué au sol par la stupeur.

— Lenorey est malade ! Vous le savez, Georges ? demanda-t-il haletant.

— Il ne le dit pas, mais cela ressort entre toutes les lignes qu'il écrit à sa mère. J'ai fait l'indiscret sans le savoir, puisque l'enveloppe de cette lettre portait mon adresse. J'ai voulu vous voir tout de suite pour m'entendre avec vous, mon ami ; au sens strict du mot, la guerre est finie avec la Chine ; vous avez des amis influents au ministère, servez-vous en et tâchez d'obtenir que l'on rapatrie Gauthier au plus tôt.

Le vénérable cœur des glorieux Apôtres,  
La foule des Martyrs, les Anciens et les nôtres,  
Les Prophètes, enfin, en cortège nombreux,  
Célèbrent ta grandeur, au sein des bienheureux.  
L'Eglise universelle, une, sainte et féconde,  
T'adresse son hommage en tous les lieux du monde.

A toi Père éternel, source de majesté,  
A ton unique Fils, rayons de ta clarté,  
A ton Eprit divin, dont les pudiques flammes  
Embrasent tous les cœurs, et consolent nos âmes.  
Fils éternel de Dieu, de gloire couronné,  
Pour sauver les pécheurs, tu n'as pas dédaigné,  
Dans le sein d'une Vierge, à tes yeux sainte et pure,

De prendre d'un pécheur la forme et la nature.  
Les mains, les pieds cloués, ton bras fut assez fort,  
Pour vaincre, en expirant, l'aiguillon de la mort.  
Triomphant du tombeau, tu rouvris aux fidèles,  
Du royaume des Cieux les portes éternelles,  
Dans la gloire du Père, à la droite de Dieu.  
Ton trône est élevé jusqu'au suprême lieu.  
Nous croyons d'une foi ferme, vive et profonde  
Que tu viendras juger, par le feu, tout le monde.  
Dans ce terrible jour, soutiens, conduis aux cieux  
Des captifs rachetés de ton sang précieux.  
Compte au nombre des Saints, qui partagent ta gloire

Tes fidèles serviteurs, le fruit de la victoire,  
Seigneur, sauve ton peuple, assiste tes enfants.  
Bénis ton héritage, ils seront triomphants.  
Nous unissons nos voix aux concerts angéliques,  
Nous louons ton saint nom, par d'éternels cantiques.

Garde-nous, en ce jour de commettre contre toi.  
Le moindre des péchés défendus par ta loi.  
Jette sur nous, Seigneur, des regards favorables ;  
Aie pitié de nous, qui sommes misérables :  
Que ta miséricorde apaise ton courroux ;

— Malheureux que je suis ! interrompit M. de Verneuil avec une telle altération dans la voix que le baron en fut effrayé. J'ai soupçonné un innocent, je le sais maintenant... Si ce garçon succombe là bas... on devra m'accuser d'être son meurtrier ! poursuivit-il du même sombre accent.

— Vous connaissez le coupable, Jacques ? exclama M. de Montbrun. Quel est-il ?... fut-il tenté d'ajouter. Mais le visage de son ami trahissait une si profonde douleur, qu'un soupçon traversa l'esprit du baron. Il craignit de comprendre, et s'efforçant de faire dévier l'entretien :

— J'en suis très heureux pour notre jeune ami ! dit-il. Voici vraiment l'heure venue de les faire oublier, dans la joie d'être l'un à l'autre, la grosse épreuve qui les a séparés.

— Gauthier ne le voudra plus.

— Oh ! quelle chimère !... Moi je vous affirme que le passé s'évanouira pour lui

Qu'elle éclate, Seigneur, et descende sur nous.  
Nous avons mis en toi toute notre espérance :  
La mienne est en toi seul et fait mon assurance.

Cette belle pièce, si pieuse et si simple est suivie du Psaume CVI, mis également en vers :

Vous, peuples, nations, répandus sur la terre,  
Louez tous le Seigneur, le maître du tonnerre.  
Dans sa miséricorde, oubliant nos forfaits,  
Le Seigneur a sur nous confirmé ses bienfaits.  
Sa divine parole est aussi véritable,  
Que son être éternel est grand, saint, immuable.

A. D.



### Violon Brisé

(SUITE)

II

M<sup>lle</sup> Cécile Fayel, fille du président du Tribunal de Port-sur-Marne, était une charmante enfant de dix-huit ans à peine, primesautière et enjouée, tout à ses études qu'elle terminait en suivant les cours variés qui, à notre époque, font partie intégrante de l'éducation « d'une jeune personne accomplie ». Remarquablement douée pour les arts, elle possédait, en dépit de son jeune âge, une superbe voix de contralto, que bien peu de privilégiés avaient entendue. La famille Fayel, en effet, vivait fort retirée, non par misanthropie ou dédain, mais simplement par l'inconscient effet de cette délicatesse morale qui veut que certaines

comme un rêve devant un seul regard de Chantal.

XX

Aussitôt que la porte fut retombée derrière ses visiteurs, Mme Lenorey avait regagné la solitude de sa chambre pour se recueillir, et lire bien vite la lettre de son fils.

Elle exultait. L'épreuve était passée, Gauthier avait donné la mesure de sa valeur ; il rentrerait à son foyer, le front ceint de la double auréole de la douleur vaillamment subie, et de la gloire acquise au service de son pays. Que ne pouvait-elle hâter le jour où il lui serait donné de serrer son cher enfant dans ses bras, de le presser sur son cœur ? En attendant l'instant béni, elle s'absorbait dans sa lecture et en vint à ce qui suit :

« Commencée depuis la semaine dernière, ma lettre ne partira pas encore aujourd'hui. Je la complète, car je veux que vous ayez votre part de mon bonheur.

natures ne s'épanouissent que dans la serre chaude de l'intimité.

Mais le charme de cette retraite avait transpiré, grâce aux indiscrétions sympathiques des rares amis qui y avaient leurs entrées, et, à l'occasion d'une petite soirée privée, Cécile ayant, par exception et par respect des devoirs de l'hospitalité, dérogé à ses habitudes d'effacement, modeste en détaillant en artiste plusieurs airs d'opéra, ses auditeurs émerveillés lui avaient fait une réputation locale de grande cantatrice.

Le vieux M. Penautier surtout, mélomane enragé, s'était passionné pour la « ballade de Colombe » dans *Ascanio*, de Saint-Saëns ; il allait, répétant à tout venant que M<sup>lle</sup> Fayel y était incomparable, et ce n'est pas exagérer que d'affirmer que tout Port-sur-Marne brûlait d'entendre, émise par les lèvres pures de la fille du président, la plainte mélancolique de l'amour perdu.

La proposition du conseiller municipal répondait donc à une nécessité du moment, et le Comité ne pouvait que s'y rallier en acceptant de solliciter un concours assuré de faire « salle comble ».

Et puis, cette gentille Cécile aurait le triomphe modeste, elle n'abuserait sûrement par des acclamations, elle en laisserait une part aux autres !

Réconciliée avec l'idée qui lui conférait l'importance d'un mandat, M<sup>lle</sup> Cousinel se présenta donc dès le lendemain à la vieille maison qu'habitaient Cécile et ses parents, dans un quartier éloigné de la ville. M<sup>lle</sup> Fayel accueillit la visiteuse avec son affabilité habituelle. Mais aux premiers mots de la requête, M<sup>lle</sup> Cécile, qui était toute de premier mouvement, jeta une énergique protestation :

— Jamais je ne chanterai en public !... Jamais !... Je ne pourrais pas, d'ailleurs !... M<sup>lle</sup> Cousinel se fit insinuante :

— C'est pour les pauvres, ma mignonne ! La « mignonne » secoua sa tête mutine : — Non, non, mademoiselle, n'insistez pas !... Et, du reste, attendez !... Je vais les dédommager, vos pauvres !

Elle courait à un petit coffret, en retirait un billet de cent francs, patiemment économisé pour payer de jolis bibelots, des coquetteries innocentes et l'offrait gentiment à la mandataire du Comité.

Celle-ci eut beau prier, supplier : elle n'oblint pas d'autre réponse.

Et elle s'en retourna, mortifiée au delà de

Mère, j'aurais tort de me plaindre ! Il n'y a pas plus de vie entièrement desheritée qu'il n'y a de pays sans soleil ; il serait injuste et ingrat de n'en pas convenir... Elle m'aime toujours !... elle ne m'oublie pas, j'en ai sous les yeux l'assurance, et cela, sans que j'aie rien fait pour me rappeler à son souvenir.

Elle ! ! ! je n'ai pas besoin de la nommer. Vous savez, n'est-ce pas, de quelle idéale créature je parle.

En fils obéissant, je suis à la lettre le conseil que vous m'avez donné de ne plus prononcer ce nom cheri, de ne plus l'écrire. Vain espoir de penser que l'oubli pourra germer sur la ruine de mes espérances ; moins je parle d'elle, plus j'y pense !... Moi, l'oublier ? mais il faudrait pour cela que mon cœur cessât de battre ! et je suis sûr que si l'autopsie de mon cadavre tente un jour quelque praticien, il trouvera gravées dans mon cœur les sept lettres dont se compose son nom.

(A suivre.)

toute expression de n'avoir pu obtenir la « ballade de Colombe »...

### III

Le concert eut lieu dans les premiers jours de janvier avec un succès honorable, tout Port-sur-Marne, résigné d'ordinaire à ne jamais entendre le contralto merveilleux de M<sup>lle</sup> Fayel, s'étant, en désespoir de cause, accommodé du morceau de harpe de la châtelaine et des grâces ingénues de M<sup>lle</sup> Monthenot, qui récita de façon suffisante des poésies de Pailleron.

— Voilà qui a avantageusement remplacé ma ballade ! dit avec sincérité la bonne Cécile en félicitant les dames artistes.

Puis, elle n'y pensa plus.

Quelques jours plus tard, elle revenait de ses cours à la nuit tombée, accompagnée de Philomène, sa bonne. Il avait plu tout le jour ; une sorte de bruillard humide restait suspendu dans l'air ; on y voyait à peine pour se conduire par les rues mal éclairées de la petite ville. Comme elle arrivait à une place assez vaste, et déserte à cette heure, qu'encadraient de vieux hôtels où résidaient, de temps immémorial, les notables habitants de Port-sur-Marne, la jeune fille s'arrêta, frappée au cœur par une étrange plainte.

Son regard fouilla l'ombre et, d'abord, ne distingua rien.

Pourtant, la voix continuait de gémir, parfois désolée comme un sanglot.

Profondément remuée, Cécile Fayel avança de quelques pas, et bientôt discerna une sorte de paquet de vêtements échoué sur une borne.

— Prenez garde, mademoiselle ! s'exclama Philomène, qui, en sa qualité de servante de magistrat, voyait des assassins partout ; c'est peut-être quelque malfaiteur !...

Cécile n'écoutait pas ; elle s'approcha et, tout de suite, s'immobilisa de surprise et de pitié.

Elle se trouvait en face d'un enfant d'une douzaine d'années qui pleurait à chaudes larmes et, — contraste navrant ! s'efforçait de chanter.

Oh ! cette enfantine figure meurtrie, sillonnée de pleurs, déformée par une effroyable angoisse inconnue !

En sa jeune vie heureuse, Cécile n'avait jamais rencontré la souffrance humaine à ce degré d'intensité ; bouleversée jusqu'au fond de l'être, elle crut voir se dresser devant elle la vivante image de la Douleur.

Doucement, elle prit l'enfant par la main, l'interrogea.

Les sanglots l'étouffaient ; à peine s'il pouvait parler.

Bribe par bribe, la jeune fille lui arracha l'histoire de sa misère. Il s'appelait Jean Cayrol, était orphelin et habitait depuis peu un faubourg de la ville avec un aïeul dont il était l'unique soutien. Pour donner du pain au vieillard malade, il jouait du violon dans les rues. Aujourd'hui, il était sorti, comme les autres jours ; mais il faisait si froid que ses doigts engourdis avaient laissé échapper l'instrument... Les débris gisaient là, par terre, à ses pieds !... C'était un épouvantable malheur, le gagne-pain perdu !... Alors, lui, le pauvre petit Jean, pour ne pas rentrer les mains vides au logis, il avait essayé de chanter, — oui, de chanter comme un mendiant !... Mais il avait trop de chagrin, il ne pouvait pas, et au lieu de l'air qu'il tâchait d'émettre, c'était un cri de désespoir qui lui déchirait la gorge...

Oh ! quelle lamentable chanson cela fai-

sait ? quelle chose affreuse de vouloir rire et chanter quand on a le cœur saignant de détresse et les yeux brûlés de larmes !...

Cécile avait écouté, frémissante. Quand l'enfant se tut, elle ne se contenta plus. Une idée généreuse traversait son cerveau, et par un de ses adorables élans dont elle était coutumière, elle la mit à exécution sans tarder.

— Ah ! tu ne peux pas chanter ? s'écria-t-elle ; eh bien ! attends, mon petit : je vais chanter à ta place !

Et ignorant qu'elle agissait comme un grand artiste en pareil cas, la charmante fille se campa au milieu de la place et, bravement, de toute sa superbe voix, attaqua la « ballade de Colombe » :

Mon cœur est sous la pierre,  
Où nous l'avons scellé,  
Quand tu t'en es allé !...  
En cette ombre, il espère !...  
Il espère le jour  
De ton retour !

Le magnifique organe montait, vibrant, dans la sonorité du soir et le silence de la place.

Les fenêtres s'ouvrirent ; des rues adjacentes on accourut, et une stupéfaction plana ! M<sup>lle</sup> Cécile Fayel chantait en plein air cette ballade refusée au concert ! C'était à n'en croire ni ses yeux ni ses oreilles !

Mais, bientôt, on comprit et un murmure admiratif courut dans les groupes qui se formaient. C'était joliment crâne, ce qu'elle faisait là, cette gentille Cécile ! Aussi les auditeurs, devenus foule en un clin d'œil, se massèrent-ils sur la place, ravis de l'incident et de l'aubaine, écoutant avec délices, tandis que Philomène demeurait à l'écart, bouche bée et les bras ballants, se demandant avec effroi « ce que dirait Madame ».

(A suivre.)

## Un match vingtième siècle

L'électricité tend de plus en plus à détrôner la vapeur dans l'industrie des transports. Une preuve de plus nous est fournie par les Etats-Unis.

Avec leur sens pratique, les Américains n'entreprennent rien à la légère. Résolus à substituer la traction électrique, qui a fait, en ces dernières années, des progrès gigantesques, à la traction par machine à vapeur, ils n'ont pas reculé devant des expériences coûteuses avant de faire un choix parmi les différents modèles soumis aux grandes compagnies par les inventeurs de tous pays.

Il y a quelques semaines un public spécial fut convié par une société américaine de constructions électriques à assister à une expérience peut-être unique dans les annales de l'industrie : un concours de vitesse entre la locomotive à vapeur la plus rapide des Etats-Unis et une locomotive électrique sortie de ses ateliers.

Pour que les chances fussent égales, on avait construit spécialement dans les environs de l'usine, à Schenectady (Etat de New-York), deux voies parallèles, d'une longueur de cinq kilomètres, à travers une plaine idéalement plate.

Les deux rivales furent mises en ligne comme de vulgaires chevaux de course. Auparavant, les deux mécaniciens avaient prêté le serment d'agir en toute loyauté. Et le signal fut donné par le maire de New-York, qui faisait fonction d'arbitre.